

November 1995

«Le rôle scientifique des missionnaires» : liminaire pour le premier numéro de la revue *Anthropos* (1906)

Alexandre Le Roy

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Le Roy, A. (2019). «Le rôle scientifique des missionnaires» : liminaire pour le premier numéro de la revue *Anthropos* (1906). *Mémoire Spiritaine*, 12 (12). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol12/iss12/8>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in *Mémoire Spiritaine* by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

REVUE INTERNATIONALE D'ETHNOLOGIE
ET DE LINGUISTIQUE

ANTHROPOS

EPHEMERIS INTERNATIONALIS ETHNOLOGICA ET LINGUISTICA

RIVISTA INTERNAZIONALE
D'ETHNOLOGIA E DI LINGUISTICA



REVISTA INTERNACIONAL
DE ETNOLOGIA Y DE LINGUISTICA

INTERNATIONAL REVIEW OF ETHNOLOGY AND LINGUISTICS

INTERNATIONALE
ZEITSCHRIFT
FÜR VÖLKER-U.
SPRACHENKUNDE

BAND.
TOM. I. 1906

**« Le rôle scientifique des missionnaires »
Liminaire de Mgr Alexandre Le Roy
pour le premier numéro
de la revue *Anthropos*¹ (1906)**

Le premier devoir du Missionnaire catholique est de remplir sa mission : propager l'Évangile, faire le catéchisme, mettre les vérités nécessaires au salut à la portée du plus grand nombre d'âmes possible. C'est là sa raison d'être, c'est le but de sa vie. Pour cela, et pour cela seul, il a quitté sa famille et son pays, il a renoncé à tout ce qui enchanta sa jeunesse, il s'est condamné à un travail ignoré, il est allé au devant de la maladie, des déceptions, de la barbarie, de la trahison, de l'abandon et de la mort. Toute sa vie, il saura se rappeler cette vocation, et pour en rester toujours digne, il entretiendra soigneusement en son âme le feu sacré de l'enthousiasme, que Dieu y alluma et que nulle invasion sacrilège ne doit plus éteindre.

1. Sur M^{sr} A. LE ROY, voir la présentation générale qu'en fait Philippe Laburthe-Tolra dans l'article précédent de ce numéro : « L'ethnologue Alexandre Le Roy (1854-1938) ». En 1906, le fondateur-directeur de la revue *Anthropos*, le P. W. Schmidt, présentait ainsi, en note et avec quelques approximations en français, celui auquel il avait demandé le liminaire de ce premier numéro : « Nous sommes heureux de pouvoir introduire notre revue auprès des Missionnaires par un article de Mgr Alexandre Le Roy dont la compétence est sans doute la plus grande par sa triple qualité d'ancien Évêque-Missionnaire, de Supérieur Général d'une des plus grandes Congrégations des Missionnaires, et enfin de savant ethnologue dont l'ouvrage magistral sur "les Négrillos de l'Afrique" nous aurons l'honneur de faire connaître à nos lecteurs dans le Nro prochain de notre revue. P. W. Schmidt. » NDLR : En cours de texte, nous corrigerons certaines erreurs manifestes commises par la revue dans la lecture du manuscrit de Mgr Le Roy, en mettant entre crochets ce qui nous semble devoir être lu.

Aux yeux de celui qui a la Foi, nul rôle ne saurait être plus beau.

D'autres qui se préoccupent surtout du progrès social de l'humanité, reconnaîtront sans peine la valeur civilisatrice du Christianisme, et s'intéresseront aux travaux de son missionnaire. L'Évangile a placé devant le monde un Idéal. Jusqu'ici tous les peuples qui l'ont accepté ont visiblement marché vers un état moral supérieur ; pourquoi n'en serait-il pas le même de ceux, encore barbares, auxquels il sera proposé ?

Le missionnaire peut aussi, à sa manière, servir sa patrie. Non pas qu'il doive être jamais un agent politique : en oubliant ainsi son rôle principal, il compromettrait à la fois les deux causes qu'il entendrait servir. Mais, dans les colonies de sa propre nation, il est nécessairement un élément de moralisation, d'éducation, de progrès moral et matériel, qui ne peut être remplacé par aucun autre. Et en dehors, dans les pays indépendants, les indigènes, dont le missionnaire aura conquis l'estime et l'affection, ne reporteront-ils pas une part de ces sentiments sur la nation à laquelle il appartient ?

Missionnaire de la patrie, missionnaire de la civilisation, le missionnaire catholique peut aussi être le missionnaire de la science. Il le peut, et, dans une certaine mesure, il le doit. Cette assertion ne saurait surprendre que ceux-là seuls qui ne se font pas une idée exacte du rôle du missionnaire en mission.

Le rôle du missionnaire en mission, quel est-il, avant tout ? C'est, nous l'avons dit, d'établir le Christianisme dans un pays non chrétien, c'est d'élever au milieu d'un peuple infidèle ce foyer de lumière, de chaleur et de salubrité morale qui s'appelle l'Église catholique.

Or, pour arriver à ce résultat, il faut que le missionnaire - le chef de mission surtout - se fasse comme un plan de campagne, impliquant avant tout l'étude et la connaissance du pays et de ses habitants, des mœurs indigènes, des lois, des religions, des langues, etc. Cette étude n'est pas étrangère à l'accomplissement de sa mission : elle lui est nécessaire, et mieux il connaîtra le milieu dans lequel il travaille, moins il s'exposera à faire des fautes ; plus il se donnera des chances humaines de succès.

En ce qui concerne la connaissance du pays d'abord il est une première réflexion qui s'impose. Le chef de mission a des moyens limités et ne dispose, généralement, que d'un personnel restreint. On ne peut occuper toute une région : il faut donc choisir, et, pour choisir, il faut faire des recon-

naissances, des voyages, des études, des comparaisons, afin d'établir des centres de mission, puis les stations, puis les simples postes, dans les endroits qui paraissent le plus immédiatement désignés pour les recevoir. C'est de la stratégie élémentaire.

Le missionnaire est donc tenu, de par sa vocation même, de connaître la géographie physique du pays qu'il évangélise, de savoir quels sont ses voies navigables, ses routes, ses chemins, ses moyens de communication, ses obstacles, ses forêts, ses déserts, ses montagnes ; il étudiera la nature générale des terrains ; il se rendra compte de la densité de la population en tel et tel point donné ; il examinera les rapports qui relient un peuple à un autre, une tribu à une tribu, une famille à une famille.

Toutes ces notions sont nécessaires. Faute de s'en être rendu compte, il est arrivé plus d'une fois qu'on s'est établi sur un point sans avenir, qu'on y a dépensé, sans résultat appréciable, son temps, son argent et ses forces, et qu'on a laissé, non loin de là, envahir par l'Islam ou se perdre dans l'abandon des contrées et des populations qui auraient offert un champ magnifique à l'évangélisation.

Or, que de choses intéressantes et utiles peuvent être dites sur ces pays de mission, qui sont si souvent des pays peu connus ! Que de découvertes locales peuvent encore être faites ! Que de services peuvent être rendus à la science géographique ! Il est un point, en particulier, qu'il faut toucher ici. Le rôle des explorateurs, des voyageurs, des découvreurs, en ces dernières années, a été admirable. Ils ont garni de noms tout ce que le passé avait laissé en blanc sur nos cartes. Mais dans l'empressement où chacun était de tracer son itinéraire et de montrer au monde les multiples découvertes qu'il avait faites, ils ont accumulé les noms de villes, de villages, de tribus, de peuples, de fleuves, de montagnes, de pays, sans connaissance de la langue indigène, sans contrôle sérieux, sur la foi d'un guide ou d'un interprète qui ne comprenait pas ce qu'on lui demandait, qui était fatigué des questions à lui adressées, ou qui, simplement, a cru pouvoir rire un peu du grand homme qu'il accompagnait. Aussi les cartes géographiques des pays nouveaux, pieusement recueillies des mains des voyageurs par les Sociétés savantes, fourmillent-elles d'erreurs. Sur dix noms, il n'y en a généralement pas plus de deux qui soient exacts, et l'on pourrait citer telle carte où l'on voit indiqué comme nom géographique des mots dont la traduction littérale est celle-ci : *C'est une montagne* ; ou bien : *Tu m'ennuies* ; ou encore : *Je ne sais pas*. C'est la réponse du guide à son explorateur.

Un missionnaire, qui sait la langue du pays, qu'il parcourt, ne commettra pas de ces bévues, et si elles ont été commises avant lui, il les relève².

Mieux encore que les contrées qu'elles habitent, les populations doivent être connues : quelle est leur histoire ? d'où viennent elles ? à quelle race, à quelle famille, à quel groupement humain appartiennent-elles ? quel est leur passé ? quelles sont leurs mœurs ? quelles sont leurs coutumes et leurs lois ? quelle est leur mentalité propre ?

Il y a là, on le comprend, une étude très étendue et très délicate à faire.

Il faut bien se mettre dans l'esprit, en effet, que chaque peuple a sa civilisation, c'est à dire sa manière de comprendre la vie, de la mener comme il l'entend, d'en tirer le parti qui lui semble le meilleur, de se diriger, de se gouverner. C'est pourquoi il n'y a pas sur la terre, à proprement parler, de *Sauvages*, c'est-à-dire de groupes d'hommes qui ne connaissent aucune loi, aucune famille, aucun lien social : les *Sauvages* ne se rencontrent que dans nos sociétés civilisées, et c'est la civilisation qui la [les] produit !

Mais pour pénétrer jusqu'au fond et dans les divers détails de l'organisme social des peuples exotiques, il faut d'abord en être connu, il faut être accepté par eux, il faut leur inspirer confiance, il faut en être aimé. Car, pas plus que nous-mêmes, ils ne se livrent à un étranger de passage, qui les interroge par interprète, qui veut tout savoir de leur vie, qui s'étonne des choses les plus simples, qui se moque de leurs usages. Sans doute, tous les voyageurs ne mènent pas aussi maladroitement leurs enquêtes ; mais combien de ceux qui seraient habiles, avisés et compétents, sont trop pressés pour les bien faire !

Mieux que tout autre, le missionnaire peut, au cours des années de son apostolat, connaître son peuple. Il doit même s'appliquer à cette étude, s'il veut à son tour être reçu, apprécié, aimé, s'il veut avoir l'influence qui lui est indispensable, s'il veut pour ainsi dire, lui, étranger, recevoir ses lettres de naturalisation et être, comme fut saint Paul : *tout à tous*, Noir avec les Noirs, Jaune avec les Jaunes, Rouge avec les Rouges.

2. C'est un avis très précieux que donne ici Mgr. Le Roy, [moyen] de collaborer d'une manière assez facile et pourtant bien méritoire à notre Revue. Nous prions donc nos lecteurs-missionnaires de vouloir exactement noter toutes les erreurs qu'ils aperçoivent dans les cartes de leurs contrées, de les corriger, de donner les vrais noms des montagnes, fleuves, villes, villages etc. et d'en ajouter la signification ou les histoires et les légendes qui se nouent à ces noms. Cela ferait chaque fois un article de grande valeur. P. W. Schmidt.

Les simples détails de la vie ont pour lui souvent une grande importance. Ainsi chaque peuple a ses formes de politesse : il faut les adopter. De même, en Afrique, on ne traite pas un esclave comme un homme libre, on distingue un chef d'un simple particulier ; dans l'Inde, on ne parle pas à un paria comme à un brahme ; en Chine, on ne traite pas avec un mandarin comme avec un batelier. Il en est de même partout.

On peut en dire autant de ce qui concerne le Droit et la Justice, la Propriété, les héritages, la répression des fautes, des délits et des crimes, la situation de la femme et de l'enfant, la politique, la guerre et la paix, etc. Souvent le missionnaire est consulté, il est même pris pour arbitre, il juge les palabres, il termine les procès ; il faut donc qu'il connaisse les coutumes et les lois du pays qu'il habite. Outre que cette connaissance peut seule lui permettre de se prononcer dans les cas qui lui sont soumis, il en profitera souvent pour faire remarquer la parfaite justice de telle et telle de ces coutumes, et souvent aussi pour indiquer les réformes nécessaires à propos de telle autre, dans un sens plus humain et plus chrétien. Et cela aussi sera, de sa part, un travail d'évangélisation.

À ces mœurs des Indigènes sont entièrement liées les croyances et les pratiques religieuses.

On a dit parfois - et c'est un des préjugés qu'on a contre nous - que le missionnaire chrétien ne saurait bien connaître et bien apprécier les religions païennes : car, parti pour les combattre et convaincu d'avance de leur fausseté, comment son témoignage serait-il impartial ? Nous sommes des fanatiques... Les *fanatiques*, s'il en existe, ne sont pas de notre côté. Nous prétendons même, d'abord, être plus qualifiés que qui que ce soit pour étudier les choses religieuses, de même qu'un médecin européen est plus désigné qu'aucun voyageur pour se rendre compte de la thérapeutique indigène : nous sommes plus instruits sur ces questions, et nous les comprenons mieux. C'est notre partie. Un jour, je rencontrais [remontais] l'Ogooué, au Gabon, avec un jeune voyageur lettré et savant. « Il est une chose qui me frappe chez ces indigènes, me dit-il un jour, c'est l'absence, chez eux, de toute religion. » Il s'agissait des Adouma, qui conduisaient nos pirogues.

« Vous pensez ? lui dis-je. »

« Oui. Je les examine attentivement. Jamais je ne les ai vus faire un acte religieux. »

« Eh bien, lui répondis-je, moi qui ne les examine pas avec la même attention, je les vois faire des actes religieux tous les jours et plusieurs fois par jour. »

Mon jeune savant se mit à rire, il avait pris, sur le fait, un autre genre de préjugé commun aux missionnaires, qui voient de la religion partout...

« N'avez-vous pas remarqué, ajoutai-je, que nos piroguez, chaque fois qu'ils boivent une liqueur fermentée, vin de palme ou alcool, commencent par en verser quelques gouttes par terre ? C'est une libation. »

« C'est vrai. Je n'y avais pas pensé ! »

« N'avez-vous pas remarqué que, chaque fois qu'ils prennent un poisson, il en extraient le cœur et le foie, pour le rendre immédiatement au fleuve ? C'est une oblation. »

« Vous avez peut-être raison. »

« Et n'avez-vous pas remarqué enfin que, chaque fois que notre pirogue se remet en route, le matin, le pilote prend une poule et va l'égorger à l'avant, en ayant bien soin de faire couler un peu de sang sur le bout de l'embarcation ? C'est un vrai sacrifice. »

« C'est encore vrai, dit mon jeune voyageur, je n'avais rien vu de tout cela ! »

Mieux préparés que beaucoup d'autres pour étudier les religions indigènes, les missionnaires, s'ils comprennent leur vocation, apportent aussi à cette étude une attention plus sympathique et plus sérieuse. Pour faire du bien aux hommes, la condition première est la même partout : c'est de les aimer. Aussi [Ainsi] le comprennent ou doivent le comprendre les missionnaires dans leurs rapports avec les indigènes, et c'est dans cet esprit qu'ils étudient leurs croyances religieuses. Or, pour peu que l'examen soit dirigé avec intelligence, on découvre toujours - même chez les peuples les plus arriérés - un fond qui peut servir de support aux dogmes et à la morale du Christianisme.

Et c'est là une chose profondément remarquable, qui mériterait de faire l'objet d'une vaste étude d'ensemble. Il en est des religions, de toutes les religions, comme des ruines d'un immense édifice qui aurait abrité l'humanité primitive et dont on retrouve partout les fondations, cachées sous les épais fourrés du fétichisme africain comme sous les élégantes constructions des religions de l'Inde et de la Chine.

Le missionnaire n'a donc pas à condamner tout en bloc, mais, semblable à l'archéologue dans ses fouilles patientes et avisées, à démêler ce qui est primitif et orai [oral] de ce qui a été rapporté, ajouté et défiguré par les gé-

nérations qui se sont succédées sans lumière et sans guide. Et ayant ainsi retrouvé une trace, il s'en servira pour asseoir la Religion dont il a l'honneur d'être l'humble architecte. Souvent même, il trouvera les principaux matériaux tout préparés : il lui suffira de les traiter, de les déplacer et de les rapporter au bon endroit. Après quoi, les conceptions que le paganisme avait élaborées tomberont souvent d'elles mêmes.

Un Être supérieur qui domine le monde, des esprits qui sont les amis de l'homme, d'autres esprits qui veulent sa perte, la survivance de l'âme humaine, la nécessité, le besoin et, en tout cas, l'assistance de la prière, le sacrifice presque partout connu et pratiqué, la notion du péché, l'obligation morale de la justice, tout cela, et beaucoup d'autres croyances et pratiques, n'est-ce pas autant de points de repère où le missionnaire peut et doit se reconnaître ? Ce n'est donc point sous un aspect d'hostilité, de malveillance ou de dédain que nous abordons ces intéressants problèmes, mais, au contraire, avec des sentiments de bonté indulgente auxquels se mêlent parfois - et pour cause - des accès de profonde pitié...

Que dire de la connaissance des langues ? Elle est trop évidemment nécessaire pour que nous insistions sur ce point. De fait, cette étude, pour les missionnaires, n'est plus facultative comme celles d'autres sciences dont nous venons de parler : elle est obligatoire. Nul ne peut se dire vraiment missionnaire, s'il n'est pas en état d'instruire l'indigène dans sa propre langue. Mais il y a plus : nous ne pouvons nous contenter ici de parler uniquement pour nous faire comprendre, comme ferait un voyageur ou un commerçant. L'honneur de la Religion, que nous représentons, nous fait un devoir de parler correctement, et plus notre langage se rapprochera de celui des indigènes, plus grande sera la considération dont nous serons entourés, plus tôt nous aurons la confiance de tous, et plus aisément aussi notre message sera reçu partout.

Au reste, une autre raison, plus grave encore, nous fait un devoir d'apprendre parfaitement les langues indigènes, comme aussi de parfaitement étudier les lois, les mœurs et les religions : c'est l'obligation de ne pas compromettre le mandat dont nous sommes chargés, soit en introduisant dans la religion que nous prêchons des expressions ou des pratiques condamnables, soit en imposant à tout un peuple la réprobation d'usages séculaires et parfaitement légitimes. Qu'on se rappelle l'affaire des rites chinois et malabars : c'est l'une des plus longues et des plus épineuses que le Saint-Siège ait eu

à démêler. Et c'était, avec quelques pratiques, l'affaire d'un mot ! Mais sous le mot ou sous ces simples observances, il y avait tout un monde.

Je ne dis rien des autres sciences que, sans jamais nuire à ses devoirs et bien souvent pour les mieux remplir, le missionnaire pouvait [pourrait] aborder : histoire, législation, botanique, géologie, médecine, etc. Que de choses nouvelles, intéressantes, utiles à connaître !

Il faut conclure, et je conclus.

Si le missionnaire, pour être mieux missionnaire, doit se livrer aux études variées qui viennent d'être sommairement indiquées, pourquoi ne ferait-il pas part de ses connaissances, peut-être de ses découvertes, au monde européen ? Celui-ci le suivrait avec plus d'attention, d'estime et d'intérêt ; sa mission y gagnerait ; la religion chrétienne elle-même y trouverait son avantage...

Oui.

Mais au missionnaire, trop souvent, il manque la formation scientifique, l'esprit de critique, l'habitude des recherches et du travail intellectuel, le temps, l'argent, l'organisation, les encouragements nécessaires..., et l'indispensable Organe !

Le voici, l'organe : bon succès et longue vie à l'*Anthropos*. Peu à peu, le reste suivra. Et, en attendant remercions le courageux initiateur qui met cet élément d'information, d'instruction et de progrès à la portée des missionnaires !